

Crispin Wright et le problème de l'objectivité de la vérité

Je voudrais réfléchir au rapport que la théorie de la vérité entretient avec la théorie de la signification et me demander en particulier dans quelle mesure nous sommes forcés d'endosser une conception déflationniste de la vérité lorsque nous adoptons une conception déflationniste de la signification. Je veux me servir de la discussion que Crispin Wright fait de cette question comme d'un prétexte pour avancer quelques suggestions. Crispin Wright semble souscrire à une théorie de la signification qui a toutes les apparences d'une théorie déflationniste, mais il cherche à maintenir autant que possible une conception inflationniste de la vérité. Je considère pour ma part que cette position est instable, et j'espère être en mesure d'indiquer pourquoi.

Trois degrés d'engagement au déflationnisme

Commençons brièvement par définir ce qui est entendu par une théorie déflationniste de la vérité. Le premier aspect de la théorie déflationniste de la vérité est le minimalisme. Cette doctrine stipule que l'information commune véhiculée par tous les usages que l'on peut faire du prédicat de vérité est minimale et se ramène seulement à un ensemble de platitude. Quelles sont les propriétés caractéristiques de ce prédicat sur lesquelles nous devrions tous nous entendre? Le schéma d'équivalence tarskien est à peu près la seule chose qui puisse être dite et qui vaille pour tous les usages. Le prédicat de vérité a dans tous les usages d'abord et avant tout une fonction déictionnelle. On pourrait mentionner d'autres platitude mais c'est la plus importante, puisqu'elle nous place d'emblée sur un terrain qui nous rapproche du déflationnisme. Il est prétendu que le prédicat de vérité ne véhicule pas une conception métaphysique, qu'il s'agisse du réalisme ou de l'anti-réalisme.

Ce premier trait caractéristique de la théorie déflationniste de la vérité a été mis de l'avant par des auteurs comme Gottlob Frege, Ludwig Wittgenstein et Frank Ramsey. Il sert à caractériser ce qui est communément appelé la théorie de la vérité-redondance. Le prédicat de vérité est redondant puisque on redouble le caractère d'assertion de notre énonciation en ajoutant que la phrase assertée est vraie. Le rôle du prédicat de vérité est essentiellement pragmatique. Il sert à rendre explicite le caractère d'assertion d'une énonciation.

Mais la plupart sinon tous les défenseurs de la théorie de la vérité-redondance cessent d'être minimalistes en théorie de la signification. Pour Frege, les énoncés expriment des pensées et dénotent le Vrai ou le Faux. Les valeurs de vérité sont des objets dénotés par des phrases. D'une manière générale, il est couramment affirmé que la sémantique frégeenne est traversée par le platonisme. Wittgenstein considère, pour sa part, que les phrases représentent des états de choses possibles, c'est-à-dire des états de choses dans un espace logique. Sa théorie picturale est une théorie robuste de la signification. Ramsey prétend que les phrases expriment des propositions. Là encore, on a affaire à une théorie robuste de la signification. Bref, si pour eux le prédicat de vérité n'est pas le véhicule d'une conception métaphysique, le concept de signification l'est. Une conception inflationniste de la signification suppose que le choix entre une approche

réaliste ou anti-réaliste de la signification est inévitable.

Une conception robuste sera réaliste si elle fait appel à l'objectivité de la signification. Cette objectivité peut résider dans l'introduction d'ingrédients tels que des entités intensionnelles, des objets dans leur structure moléculaire, des faits, états de choses possibles, des situations, des conditions objectives de vérité. Une conception robuste conduit à l'anti-réalisme si elle admet que des notions riches telles que la vérité, les faits, les états de choses sont des ingrédients fondamentaux en théorie de la signification, mais des ingrédients qui peuvent se réduire à des composantes de l'expérience.

Les théoriciens redondantistes ont donc très souvent adjoint une théorie robuste de la signification à leur théorie de la vérité. Il s'agit donc d'une forme mitigée de déflationnisme. Mais la plupart des auteurs reconnaissent maintenant que le déflationnisme de la vérité doit s'accompagner d'un déflationnisme du contenu. Autrement dit, il faut aussi être minimaliste dans notre théorie de la signification et éviter autant que possible de faire entrer la métaphysique dans nos théories sémantiques. Nous arrivons de cette manière à un deuxième trait caractéristique d'une théorie déflationnisme de la vérité. Une telle théorie doit non seulement être un minimaliste au sujet du prédicat de vérité, elle doit aussi inclure une théorie minimaliste du contenu.

Par exemple, Alfred J. Ayer développe une théorie vérificationniste de la signification et est un déflationniste en théorie de la vérité. Le deuxième Wittgenstein développe une conception conventionnaliste et communautaire de la signification, et il est aussi déflationniste en théorie de la vérité. Plus près de nous, Hartry Field a explicitement développé ce thème dans un article intitulé "A Deflationary Theory of Truth and Content", et il montre comment sa sémantique des rôles conceptuels est solidaire de sa théorie déflationniste. Paul Boghossian a aussi abordé le même sujet dans "The Status of Content". Il soutient notamment qu'une approche semblable à celle de Kripkenstein en théorie de la signification conduit inévitablement à l'abandon de toute notion substantielle de vérité.

Tel est par conséquent le deuxième aspect d'une théorie déflationniste de la vérité : celui d'aller de pair avec une théorie déflationniste du contenu. Mais ces deux traits caractéristiques ne sont pas suffisants. On peut souscrire au minimalisme en théorie de la vérité et accepter une théorie minimaliste du contenu, sans être déflationniste en théorie de la vérité. C'est ce que fait Crispin Wright dans son ouvrage *Truth and Objectivity*. Sa théorie est explicitement identifiée au minimalisme. Crispin Wright énumère en ce sens dans son ouvrage quelques platitudes au sujet du terme «vrai». En plus, il veut développer une théorie sémantique qui évacue autant que possible la métaphysique. Mais il est contre le déflationnisme en théorie de la vérité. Alors que manque-t-il? Il manque le quiétisme. Le quiétisme est le point de vue selon lequel les débats métaphysiques peuvent être dissous ou neutralisé en philosophie. Corrolairement, il suppose une sorte de minimalisme global qui va de pair avec l'abandon de toute conception substantielle de la vérité.

Crispin Wright est contre le déflationnisme parce qu'il est contre le quiétisme. Il est minimaliste en théorie de la vérité et minimaliste en théorie de la signification, mais il veut quand même conserver un rôle aux concepts robustes de vérité tels que la vérité-correspondance ou la surassertabilité.

Le déflationnisme en théorie de la vérité suppose donc trois points de vue : le minimalisme de la vérité, le minimlaisme du contenu et le quiétisme. En fait, les déflationnistes pensent habituellement que la troisième thèse découle des deux premières. Si vous croyez que le seul trait caractéristique universellement reconnu du prédicat de vérité est sa fonction déictionnelle, et si vous croyez que la théorie de la signification peut être développée sans faire appel à la métaphysique, alors il semble que cela participe déjà d'un point de vue quiétiste. Dans tous les cas, vous semblez être conduits à nier la pertinence de la métaphysique autant en théorie de la vérité qu'en théorie de la signification. Comment Crispin Wright peut-il prétendre le contraire? Comment peut-il, en particulier, être minimaliste en théorie de la vérité tout en conservant un rôle à des concepts robustes de vérité?

La réponse est simple en apparence. Le minimalisme concerne l'ensemble des vérités qui devraient être universellement reconnues au sujet du prédicat de vérité. Les concepts robustes de vérité, par contre, ne peuvent aspirer à l'universalité : ils n'ont qu'une application locale. Crispin Wright est pluraliste. Il croit que le concept robuste de la vérité-adéquation s'applique dans telle sphère du discours alors que le concept de surassertabilité s'applique à d'autres sphères du discours. Par exemple, les énoncés portant sur les aspects des choses sont vrais ou faux au sens de la vérité-adéquation, alors que les énoncés portant sur les couleurs des objets sont vrais ou faux au sens de la surassertabilité.

Voilà donc comment se présente la position de Crispin Wright dans toute sa généralité. C'est un philosophe minimaliste qui embrasse une approche déflationniste en matière de contenu, mais qui cherche critiquer en même temps le déflationnisme en théorie de la vérité, puisqu'il reconnaît une application locale aux différents concepts robustes de vérité. Le problème qui m'intéresse est celui de l'instabilité de cette position. Je me demande dans quelle mesure il est possible de souscrire à une conception robuste de la vérité lorsque l'on accepte une conception déflationniste de la signification.

Le programme de Crispin Wright

Je n'ai pas le temps de m'attarder sur les stratégies particulières déployées par Crispin Wright pour illustrer la compatibilité de son point de vue en sémantique avec la possibilité de maintenir une notion de vérité objective. Je veux cependant en dire quelques mots, ne serait-ce que pour bien mettre en relief le fait que le débat déborde largement le cadre du présent exposé. Pour bien statuer sur la relative stabilité de la position de Crispin Wright, il faudrait analyser minutieusement les différents aspects de sa théorie sémantique, ce que je ne peux faire dans le cadre du présent exposé. Mais c'est seulement à cette condition que l'on pourrait parvenir à poser un bon diagnostic.

Disons tout d'abord qu'avec Dummett, il est le défenseur d'une sémantique des conditions d'assertabilité. Mais contre Dummett, il cherche à éviter dans la mesure du possible d'identifier le contenu sémantique et la preuve.

Voyons tout d'abord quel est le point de vue de Dummett. Il est prêt à admettre avec Davidson que la vérité est un concept fondamental qui fait partie intégrante de la signification d'un énoncé. Il pense toutefois que toute théorie de la signification se doit d'être en même temps une théorie de la compréhension. Et puisque en vertu du principe de la manifestabilité de la signification, le sens se doit d'être manifesté dans le comportement, la compréhension du sens doit se manifester dans le comportement. Pour qu'un énoncé soit sensé, il doit être compris par l'agent et l'agent doit, s'il le comprend, avoir la capacité d'utiliser l'énoncé dans une preuve. En quoi consiste cette capacité? Dummett requiert minimalement que le locuteur soit capable de reconnaître une preuve ou une procédure de vérification pour l'énoncé.

Mais pour Wright, Dummett a tort d'identifier de cette manière la compréhension d'un énoncé avec la capacité qu'a l'agent de reconnaître une procédure pour sa vérification. Cela le conduit à imposer une révision profonde de la logique et à lui substituer la logique intuitionniste. Wright veut éviter le révisionnisme logique de Dummett. Cela se manifeste jusque dans son concept anti-réaliste de vérité qu'il appelle la surassertabilité. La sémantique de Dummett contraint ce dernier à proposer un anti-réalisme systématique, et cela apparaît inacceptable aux yeux de Crispin Wright. La sémantique des conditions d'assertabilité se doit d'être formulée sans que n'apparaisse un tel préjugé en faveur de l'anti-réalisme. Elle doit être conservatrice et autoriser le maintien de la logique classique. Même son concept de surassertabilité est compatible avec le maintien de la bivalence.

Voilà pour ce qui est des idées générales défendues par Crispin Wright au niveau de sa sémantique des conditions d'assertabilité. Ces idées sont motivées d'une double façon. Wright cherche à se démarquer de Dummett et à défendre une conception qui dégage la sémantique des conditions d'assertabilité de l'emprise de la métaphysique. Cela lui permet de formuler une sémantique qui fait l'économie de l'objectivité de la signification, puisqu'il s'agit d'une sémantique des conditions d'assertabilité, mais qui évite aussi l'anti-réalisme de Dummett.

Le second objectif visé par Crispin Wright est encore plus important pour notre propos. Si Wright endossait la version dummettienne de la sémantique des conditions d'assertabilité, il ne pourrait pas laisser une place à ce qu'il appelle l'objectivité de la vérité. Il ne pourrait pas autoriser ce que localement un concept robuste de vérité-adéquation. Et s'il ne critiquait pas Dummett, il ne pourrait pas non plus développer localement un concept robuste de surassertabilité qui s'accorde avec certaines des platiitudes au sujet du prédicat de vérité et qui forment la base de son minimalisme. À travers les reformulations qu'il propose de la sémantique des conditions d'assertabilité, on doit donc lire un souci de formuler de façon cohérente un point de vue robuste de la vérité avec une théorie sémantique qui, elle, n'a rien de robuste.

Le même genre de remarques valent pour ce qui est des tentatives de se démarquer de Kripke. Wright souscrit à une conception communautaire du langage, mais il s'éloigne de la version qu'il croit être celle proposée par Kripke. L'argument de Kripke prend appui sur un scepticisme radical à l'égard des faits de signification et de compréhension. La solution à ce paradoxe sceptique consiste à laisser intact le scepticisme tout en reconnaissant un rôle aux énoncés sémantiques. Même si le doute quant aux faits de signification et de compréhension persiste, il est possible selon Kripke d'envisager un rôle aux énoncés qui attribuent aux locuteurs des intentions de signification ou des actions de suivre des règles. Il suffit de quitter le modèle de la sémantique des conditions de vérité et de souscrire à la sémantique des conditions d'assertabilité, nous dit Kripke. Les énoncés sémantiques peuvent encore avoir un rôle, puisque nous avons la propension à les projeter sur le comportement d'autrui. Ces énoncés peuvent donc jouer un rôle dans nos vies même s'ils n'ont pas de conditions objectives de vérité. Selon Wright, Kripke défend une interprétation projectiviste des énoncés sémantiques comme en fait foi la comparaison qu'il établit entre Wittgenstein et Hume.

Tout l'effort de Wright va consister à reformuler la conception communautaire sans recourir au projectivisme de Kripke. Là encore, l'objectif est double. Il s'agit tout d'abord de protéger la théorie sémantique contre un envahissement par des considérations d'ordre métaphysique. Mais du même coup, on cherche à contrer une approche qui conduirait inévitablement à un nihilisme sur le plan de la théorie de la vérité. Wright est d'accord avec Boghossian pour dire qu'une approche minimaliste du genre de celle défendue par Kripke en théorie de la signification conduit inévitablement au quiétisme et donc à un déflationnisme en théorie de la vérité. Et c'est la raison pour laquelle il cherche à s'éloigner autant que possible d'une solution sceptique et à reformuler la conception communautaire.

La communauté intervient bel et bien dans la signification, mais non pas comme le mentionne Kripke. Wright exploite les paragraphes 241-242 des *Investigations philosophiques* pour montrer comment l'action de suivre une règle ou l'intention de signifier presuppose l'existence d'une communauté. Il soutient que pour qu'il y ait langage, la communauté doit s'entendre sur les définitions et sur les jugements de base. Ces jugements de base sont les jugements qui portent sur des énoncés de base du langage. Les énoncés de base du langage sont des énoncés de la forme «Ceci est un X» qui sont compris si et seulement si le locuteur est attentif à ce qui se passe dans le contexte d'énonciation.

Ces énoncés de base ressemblent aux énoncés observationnels, mais ils s'en distinguent d'une double façon. Tout d'abord, ils ne contiennent pas des expressions purement observationnelles. Wright rejette la distinction quinienne entre les termes observationnels qui désignent des objets proximaux et les termes théoriques qui désignent des objets distaux. Mais c'est surtout le deuxième point de différence avec les énoncés observationnels qui est important. Traditionnellement, ces énoncés ne sont considérés comme vrais que si les membres de la communauté les acceptent. Mais Wright rejette une approche strictement consensuelle de la vérité des énoncés de base. Pour n'importe

quel énoncé de base, il est possible que la communauté entière le croit vrai alors qu'il est faux. La seule chose qui est exclue est que la communauté entière puisse errer concernant l'ensemble des énoncés de base. Wright récuse la suggestion selon laquelle tous les énoncés de base qui sont acceptés par la communauté pourraient être faux.

D'une manière générale, son approche est donc semi-consensuelle, et elle permet à Wright de défendre une conception communautaire qui puisse être harmonisée avec l'objectivité du jugement et de la vérité. Si un énoncé de base peut être faux alors que la communauté le juge vrai, alors on préserve ainsi l'objectivité du jugement et de la vérité, et l'on s'autorise une application possible à l'échelle locale d'un concept de vérité-adéquation. Sans préserver l'objectivité du jugement comme ce serait le cas si on adoptait une conception communautaire radicalement consensuelle, il n'y aurait pas de place pour un concept de vérité-adéquation. Un tel concept ne ferait tout simplement pas sens.

L'argument de Boghossian

Comme on le voit, il y a beaucoup à discuter pour procéder à une évaluation du programme que Crispin Wright s'est donné. Mais nous allons laisser de côté l'examen des arguments particuliers développés par Crispin Wright pour assurer la cohérence de ses idées, et nous concentrerons plutôt notre attention en terminant sur un argument que Wright discute à la fin de son livre et qui vient de Paul Boghossian.

Cet argument constitue une tentative de montrer que l'irréalisme quant à la signification conduit irrémédiablement à un irréalisme quant à la vérité en général. Si nous endossons la conclusion sceptique voulant qu'il n'y a pas de fait de signification et de compréhension, nous devons accepter cet argument. Wright n'endosse pas l'irréalisme de la signification qu'il attribue à Kripke, mais il semble être quand même engagé à la prémissse de départ de l'argument de Boghossian. Même s'il n'est pas un irréaliste, il est un minimaliste en théorie de la signification. Et l'argument de Boghossian semble affecter autant les minimalistes que les irréalistes. En effet, le point de départ de l'argument est :

(i) "S a pour condition de vérité que P" n'a pas une condition de vérité

et il peut sembler qu'il s'agit d'une prémissse à laquelle devrait souscrire toute personne qui, comme Wright, endosse la sémantique des conditions d'assertabilité. Nous allons voir plus loin que ceci n'est pas tout à fait juste. Le défenseur de la sémantique des conditions d'assertabilité est engagé à (i) que sous l'une de ses interprétations possibles. Mais pour bien mettre en évidence cette interprétation, il convient de suivre l'argument de Boghossian.

De (i) on peut inférer que

(ii) "S a pour condition de vérité que P" n'est pas vrai

puisque une phrase doit avoir une condition de vérité pour être vraie. Mais si on accepte aussi le caractère déictionnel du prédicat de vérité, on peut aussi inférer que

(iii) S n'a pas pour condition de vérité que P

Et puisque cela vaut quel que soit le "S", il semble qu'il n'y a pas de phrase susceptible de vérité substantielle. En d'autres termes, nous pouvons passer de (iii) à

(iv) S n'est pas vrai

si la vérité est une notion substantielle.

Voilà donc l'argument qui nous fait passer du minimalisme de la signification au quiétisme. Que faire pour bloquer cet argument? On doit distinguer les discours susceptibles de vérité de ceux qui sont susceptibles seulement de correctitude, et distinguer les énoncés qui ont des conditions de vérité objectives des énoncés qui ont des conditions de vérité non-objectives, c'est-à-dire de correctitude.

Crispin Wright souscrit à la sémantique des conditions d'assertabilité et au minimalisme de la signification. Il doit alors en un certain sens souscrire à (i), mais seulement au sens suivant :

(v) "S a pour condition objective de vérité que P" n'a pas une condition objective de vérité

ce qui le constraint à admettre que

(vi) "S a pour condition objective de vérité que P" n'est pas objectivement vrai

Puis, en vertu du caractère déictionnel du prédicat de vérité, on doit conclure que

(vii) S n'a objectivement pas pour condition objective de vérité que P

D'où on peut conclure

(viii) S n'est objectivement pas objectivement vrai

Telles sont les conclusions auxquelles Wright est engagé. Tout cela est compatible avec le fait que

(ix) "S a pour condition objective de vérité que P" a une condition de vérité

Supposons en effet que la phrase citée en (ix) soit disponible pour un acte déclaratif. Elle est un objet de stipulation. Elle est le résultat d'une décision normative. Si telle était la situation, on ne serait pas en train d'assigner par convention à des symboles une condition de vérité objective qui existe déjà et dont on présuppose l'existence. Au

contraire on stipule l'existence d'une condition de vérité objective. Autrement dit, on déclare qu'il existe une condition objective de vérité possédée par S. Si telle était le cas, la phrase citée en (ix) n'aurait pas elle-même de condition objective de vérité, puisque les conditions sous lesquelles elle peut être vraie dépendent en partie de nous, c'est-à-dire d'une décision normative. Mais elle aurait des conditions de vérité, parce qu'il y a quand même des conditions sous lesquelles elle pourrait être vraie (correcte). Or c'est justement ce qui est affirmé en (ix).

Si nous décidons d'adopter cette norme, à savoir celle d'assigner des conditions objectives de vérité à S, alors la phrase citée serait vraie (au sens de correcte). Si cette phrase est vraie (correcte), alors S a une condition objective de vérité. S peut alors être objectivement vrai. Nous apercevons alors comment le déflationisme de la signification peut être compatible avec l'objectivité de la vérité. C'était là justement l'objectif visé par Crispin Wright, celui d'harmoniser une théorie minimaliste de la signification avec l'objectivité de la vérité.

Ceci étant dit, il faut sans doute tempérer notre enthousiasme. S'il n'y a de vérité objective que relativement à un acte de stipulation, alors cela ne va pas à l'encontre d'un certain quiétisme. On peut se demander dans quelle mesure les débats métaphysiques sur la vérité doivent se poursuivre une fois que l'on a reconnu qu'en cette matière, il ne peut y avoir de prise de position que par un acte stipulatif. Si tout débat métaphysique autour de la vérité est une affaire strictement normative et non plus une question de fait, il y a tout lieu de croire que les débats métaphysiques auront en quelque sorte été neutralisés et que le quiétisme est en ce sens inévitable.

La conclusion est qu'en un sens Crispin Wright peut à bon droit prétendre être en mesure de montrer que le minimalisme de la signification est compatible avec l'objectivité de la vérité. Mais une fois que l'on voit comment cela peut être fait, on se rend vite compte que cela confirme le déflationnisme au lieu de l'infirmer. Il faut neutraliser les débats métaphysiques et n'en faire plus qu'une affaire normative pour redonner sens à la suggestion que certains énoncés du langage peuvent être objectivement vrais.

-:Personal LW LS
version longue de Wright
Michel
Michel